

François Xavier MARTIN

Greta et la malédiction de la fée verte

Le drame de Bruxelles

En cette matinée du 11 juillet, le juge Théodore t'Serstevens poursuit l'interrogatoire de deux intellectuels français, visiblement homosexuels, dont l'un vient d'accuser l'autre d'avoir voulu le tuer dans une chambre d'hôtel. Après avoir relevé l'identité de la victime, le juge reprend :

- Comment avez connu votre agresseur ?

- Adolescent, j'étais dans ma petite ville de province, alors j'ai essayé par tous les moyens de m'installer à Paris. Quelqu'un m'a alors conseillé d'écrire à Paul qui m'a accueilli chez lui il y a deux ans puis présenté à des amis. Malheureusement au cours d'une soirée, je me suis querellé avec un photographe que j'ai blessé en le frappant avec le premier objet qui me tombait sous la main. J'ai dû quitter en toute hâte Paris et je me suis réfugié dans ma province.

- Et ensuite ?

- Là, j'ai reçu des lettres de Paul et j'ai vraiment compris combien il tenait à moi quand il a décidé d'abandonner sa femme et son fils pour me rejoindre. Je reconnais avoir eu une relation amoureuse avec lui, bien que je ne me considère pas comme un véritable homosexuel. Nous nous sommes installés à Londres en donnant pour survivre des leçons de français. De temps en temps, nous allions en Belgique, pays que je connais bien.

- Que s'est-il passé hier ?

- Le 3 juillet, alors que nous étions à Londres, Paul m'a annoncé qu'il avait décidé de retourner à Paris pour y vivre avec sa femme et son fils. Il a débarqué à Ostende puis s'est arrêté quelques jours à Bruxelles. Je n'avais plus rien à faire à Londres, et j'ai eu envie de le revoir. Le 9 juillet je l'ai retrouvé à son hôtel de la rue des Brasseurs où nous avons eu une explication orageuse.

Ensuite nous avons passé une longue soirée à boire de l'absinthe dans un café de la Grand-Place. Là j'ai sympathisé avec une jeune serveuse scandinave. J'ai vite compris que je lui plaisais et suis parti avec elle à l'issue de son service, pas fâché de rendre à Paul la monnaie de sa pièce, puisqu'il m'abandonnait pour retrouver sa femme. Je suis resté chez ma conquête jusqu'au matin, finalement déçu par un savoir-faire nordique très en-deçà du niveau parisien ...

- Je vous en prie, épargnez-nous les détails !

- Je suis alors retourné voir Paul dans sa chambre d'hôtel. Des bouteilles d'absinthe jonchaient le sol. Il était dans un état épouvantable et, dès qu'il m'a vu, il a saisi un revolver qui était posé sur le lit et m'a tiré dessus. Je me suis sauvé, et ai couru jusqu'à l'hôpital faire soigner ma blessure. A la sortie Paul m'a encore menacé, j'ai pris peur et je me suis réfugié auprès d'un policier. Voilà toute l'histoire.

- Bien. Pour l'instant, j'ai suffisamment d'éléments. Greffier, faites attendre Monsieur dans l'antichambre et introduisez l'accusé.

Se présente alors un homme, jeune encore, mince, brun et assez négligé. Le juge commence par lui faire décliner son identité, puis lui demande :

- Votre ami, qui est blessé au poignet, vous accuse d'avoir tiré sur lui avec un revolver, un 7 mm Lefauchaux que j'ai dans ce bureau. Est-ce exact ? Reconnaissez-vous les faits ?

- C'est une histoire compliquée ... J'écris des poèmes depuis que j'ai seize ans. Que voulez-vous Monsieur le Juge, je suis né romantique. En 1871, j'ai reçu une lettre d'Arthur, jeune poète provincial que je ne connaissais pas et qui cherchait alors à s'installer à Paris. Je l'ai accueilli quelque temps chez moi, puis l'ai présenté à d'autres poètes parisiens, aux soirées des « Vilains Bonshommes » et au cercle des Zutistes.

En mars 1872, au cours d'un dîner, Arthur, qui avait trop bu, a blessé d'un coup de canne-épée le célèbre photographe Etienne Carjat, et a dû quitter précipitamment Paris. Cette séparation forcée m'a fait comprendre combien je tenais à lui, à son regard pareil à celui des statues, à sa voix lointaine et grave. Nous nous sommes écrit, puis en juillet 1872 j'ai décidé d'abandonner ma femme Mathilde et mon fils Georges pour rejoindre Arthur et nous sommes partis ensemble à Londres.

- Que s'est-il passé hier ?

- Il y a une semaine, à la suite d'une altercation avec Arthur, j'ai décidé de rentrer à Paris en passant par Ostende et Bruxelles où je me suis installé pour quelques jours rue des Brasseurs, à l'Hôtel de la ville de Courtrai.

Je ne sais pas comment Arthur m'a retrouvé, mais avant-hier je l'ai vu arriver à mon hôtel. Nous avons alors passé de longues heures dans un café de la Grand-Place et y avons bu pas mal d'absinthe. La serveuse, une grande blonde d'une vingtaine d'années aux yeux clairs extraordinairement expressifs est venue prendre notre commande. Dans un français teinté d'un fort accent, elle a demandé nos prénoms et ce que nous faisions à Bruxelles. Tout de suite, j'ai compris que seul Arthur l'intéressait. Elle semblait attirée par son regard perdu dans le vague, sa voix lente et grave. Pendant nos réponses, elle n'arrêtait pas de le regarder dans les yeux en souriant.

Son service lui imposait de temps à autre de quitter notre table. Dès qu'elle le pouvait elle revenait vers Arthur et lui demandait en riant de corriger les phrases qu'elle lui disait dans son français hésitant. Elle lui décrivait sa vie difficile d'étrangère survivant à Bruxelles dans un milieu dont elle n'appréciait pas la grossièreté et la grivoiserie.

Arthur et elle s'étaient installés dans une conversation en tête-à-tête, comme si je n'existais pas. Elle lui a dit : « Il me faudrait quelqu'un de bien ... quelqu'un qui vous ressemble ! » Puis se jetant à l'eau : « Voulez-vous visiter la ville avec moi ce soir ? Mon service est terminé. »

Arthur a acquiescé. Puis il est sorti avec cette Suédoise, cette Greta, et m'a fait l'affront de me laisser rentrer tout seul à notre hôtel. Cette nuit solitaire m'a désespéré. J'ai voulu me supprimer et dès le lendemain matin je suis sorti acheter un revolver avant de revenir à l'hôtel.

C'est alors qu'Arthur est arrivé pour m'annoncer qu'il avait décidé de me quitter définitivement. Ça m'a mis dans une colère noire ! J'avais bu beaucoup d'absinthe et je ne savais plus ce que je faisais. J'avais acheté ce revolver pour me tuer, et c'est finalement sur Arthur que j'ai tiré !

- Monsieur Verlaine, vous avez eu de la chance de ne blesser Monsieur Rimbaud que légèrement, mais vous vous doutez bien que la mise en évidence de votre relation homosexuelle va alourdir votre condamnation !

L'interrogatoire est terminé. Un silence. Paul Verlaine sort, accablé, encadré par deux policiers, tandis que le juge se tourne vers son greffier : « L'affaire est claire, deux éléments ont causé les coups de feu : la jeune Greta et la malédiction de la « fée verte », le nom que les Français donnent à cette cochonnerie de boisson qu'est l'absinthe. Il faut absolument que toute l'Europe en interdise la vente ! »